L'expérience de la mort : entre réflexion philosophique et croyance religieuse

Pierre Hubert MFOUTOU
Université Marien Ngouabi (Congo)
hubertmfoutou@gmail.com

Résumé

Quelle est l'attitude convenable devant la mort ? La réponse à cette question se trouve chez deux philosophes qui ont marqué l'histoire d'une emprunte que le temps n'a pas pu effacer : Platon et Epictète. Ces deux penseurs immortels nous entrainent dans l'élan de la pensée à comprendre qu'on ne doit pas être craintif à l'approche de notre échéance thanatique. Ils nous exhortent à quitter la basse échelle des enfants éperdus qui tremblent devant la mort, qui voient en elle une brisure de l'être, un écoulement et une ruine. Ils nous invitent à se hisser vers la cime glorieuse des adultes, de ceux qui ont une vue de hauteur, de ceux qui voient en la mort une nouvelle vie. Platon et Epictète nous donnent les moyens de mourir à la belle fortune, c'est-à-dire d'affronter la mort avec un front serein.

Mots-clés : Mort, crainte, sérénité, vie, croyance.

Abstract

What is the proper attitude to death? The answer to this question is found in two philosophers who have marked the history of a borrows that time could not erase: Plato and Epictetus. These two immortal thinkers lead us in the momentum of thought to understand that we should not be afraid of approaching our thanatic deadline. They exhort us to leave the low ladder of the distraught children who tremble before death, who see in her a breaking of being, a flow and a ruin. They invite us to climb to the glorious peak of adults, of those who have a view of height, of those who see death as a new life. Plato and Epictetus give us the means to die to fortune, that is, to face death with a serene forehead.

Keywords : Death, fear, serenity, life, belief.

Introduction

Dans son ouvrage intitulé *Organon*, Aristote (2014, p. 148) écrit : « l'homme est un animal mortel ». Il traduit en filigrane la fragilité de la condition humaine. Aristote nous rappelle que le qualificatif de mortel s'applique à l'homme en tant qu'il vit sous la menace de la mort. Il développe un propos qui s'inscrit dans le même registre que le soupir de Pénélope *: Les hommes ne sont pas nés pour longtemps***.**

Cette évidence d'une vie sous la menace de la mort, de nos jours qui sont comptés ne devait pas constituer un fait qui nous convulse l'estomac. Elle ne devait pas nous mettre dans la posture d'une femme de notre époque qui est auteure de cette lettre :

> …J'ai très peur de la mort. En fait cela marche par cycle : il y a des périodes où je n'y pense pas du tout, puis pendant quinze jours, un mois, j'y pense tout le temps, c'est une obsession qui me fait du mal et m'empêche de profiter de la vie. En fait, j'y pense surtout avant de m'endormir (je retarde le moment d'aller me coucher à cause de cela) et encore si je suis seule dans mon lit. Là, j'essaie de repousser cette pensée qu'un jour je disparaitrai, mais je n'y arrive pas, alors cette pensée m'est si insupportable que mon cœur se met à battre très vite et je m'assieds brusquement dans mon lit en

> criant : non ! J'essaie de ne pas y penser, mais c'est toujours dans un coin de la tête et ça me pourrit la vie
>
> (forum.aufeminin.com›… psychologie›angoissephobieetstresse).

L'auteure anonyme de cette lettre est le modèle d'une femme qui ne *sait pas mourir*, qui n'a encore rien compris de l'une des plus grandes leçons de l'humanité : *du jour où tu es né, c'est à la mort que tu marches.* Elle ignore cette réflexion qu'il faut rouler dans son esprit pendant le temps qui précède la mort : « *Veux-tu que la vie te soit douce ? Ne sois pas inquiet de la voir finir.* » (Journal *Le point* de mai-juin 2010, p.27).

C'est autant dire que cette femme témoigne d'une marque de l'enfance spirituelle qu'il faut absolument dépouiller.

De là cette interrogation : comment dépouiller cette marque de l'enfance spirituelle qui nous oblige à craindre la mort ? Comment affronter ce phénomène troublant ?

Ce questionnement suscite en nous le besoin de s'exhorter à bien mourir, à affronter la mort avec un front serein. Il ouvre la brêche à deux choses essentielles : prendre conscience de la durée de sa vie et dominer la crainte de la mort.

1. Prendre conscience de sa durée de vie

Pendant le temps de la vie terrestre, l'homme doit sagement prendre conscience de sa durée de vie ; il doit se faire un rappel au quotidien, à savoir : *la* vie va *vers mort.* Ce rappel signifie que vivre c'est se diriger vers un destin de corruptibilité. Pour emprunter le langage de Salem Yahi (1996, p.23). « *vivre ici-bas c'est s'acheminer vers la mort* »

De ce point de vue, chaque *citoyen terrestre* a le devoir d'intérioriser cette leçon que délivre la biologie de notre temps : dans le patrimoine génétique du vivant se trouve inscrite l'échéance thanatique. Celle-ci est gravée, chevillée aux tréfonds de son être. Elle est *chair de sa chair*, *os de ses os*. C'est autant dire que chaque *citoyen terrestre* a intérêt à adhérer à cette vérité d'Atlan : « *le seul projet reconnaissable en vérité dans les organismes vivants est la mort* » (*Encyclopaiedia universalis,* 1996, p.552).

Une chose est certaine : l'homme n'est pas fait pour prendre racine et s'attacher à la terre. Il est plutôt fait pour passer de ce lieu à un autre. Sa posture est celle d'un étranger sur terre, d'un être passager[20].

Il doit s'interdire de maudire la mort, de la regarder comme un mal. Plutôt il doit se représenter la mort comme un port assuré, voire comme un dernier refuge : « *il y a un port assuré : la mort. Et c'est le point où aboutissent tous les hommes, la mort c'est leur refuge* » (Epictète, 1950, p.394).

S'il est une chose bien assurée au milieu de tant d'incertitudes, c'est que son corps l'investit du pouvoir de mourir. Il suppose la matière instable, celle qui subit l'usure progressive et tend vers la mort. Le corps est authentiquement ce qu'il y a de mortel en l'homme. En lui se trouve déjà présente la *ruine progressive et inexorable de notre être.* Il est notre être en train de mourir. D'ailleurs si je peux affirmer que *je suis mourant* (*sum moribundus*), c'est parce que je suis logé dans cette substance organique qui vieillit, qui *rétrécit* la *marge de ma vie et amoindrit le champ de mes possibilités.* Par lui, je mérite le qualificatif de *vivant mortel.*

---

[20] A ce propos, le livre fondateur de la religion chrétienne (la bible) nous donne une indication :
L'homme ! Ses jours sont comme l'herbe,
Il fleurit comme la fleur des champs,
Lorsqu'un vent passe sur elle, elle n'est plus,
Et le lieu qu'elle occupait ne la reconnait plus (Psaume 103 : 15)

Tout homme qui aspire à être un athlète invincible devant la mort, doit faire ce rappel indigeste. Mais il doit aussi envisager autre chose : dominer la crainte de la mort.

2. Dominer la crainte de la mort

Il faut d'emblée dire que la mort suscite la crainte chez la plupart des hommes. Elle est pour eux source d'angoisse et de frayeur**.** C'est du reste ce que confirme Epicure (2009, p.46) lorsqu'il admet que « *la plupart des hommes, tantôt fuient la mort comme si elle était le plus grand des maux* »[21]. La raison majeure qui justifie cette crainte est connue : la mort nous arrache ce qui est évalué comme le plus haut des biens, c'est-à-dire la vie. Elle nous prive des avantages de l'existence terrestre : le bonheur d'avoir un emploi décent, de mener une vie en rose en compagnie de sa femme, de ses enfants, de ses amis et de tous ceux qui nous sont chers.

Epictète ne se trompe pas lorsqu'il admet que la peur de la mort qui nous gagne souvent est en réalité la peur de perdre ce que nous valorisons à tort en nous : le corps et ses plaisirs (manger, boire, plaisir sexuel…). Tellement nous privilégions notre ventre, nos appétits sexuels que nous avons peur d'en être privé au moment de la mort. Gagné par cette peur, nous considérons le temps de la vie comme un temps où il faut tirer profit en apportant une grande satisfaction au corps. En cela, nous détruisons l'homme en nous, nous tuons la faculté raisonnable et nous descendons au niveau des moutons et des autres bêtes :

> Quand donc agissons- nous comme des moutons ? Quand nous agissons pour l'amour de notre ventre, pour l'amour des appétits sexuels, quand nous agissons à l'étourdie, malproprement avec insouciance, à quel niveau sommes-nous descendus ? A celui des moutons. Qu'avons-nous détruit ? La faculté raisonnable. (Epictète, 1950, p.129).

A cette raison s'ajoute une autre : la représentation du sort que subit notre cadavre. Nous versons dans le trouble et la panique quand nous nous représentons notre cadavre en train de se décomposer et de dégager l'odeur méphitique, de devenir par la suite le fumier qui compose le terreau. De là cette question : Y a –t-il un sens à se laisser emporter par la crainte du moment thanatique ?

Pour répondre à cette question, il faut se reporter à deux philosophes de l'antiquité : Platon et Epictète.

Le fondateur de l'académie nous fait d'abord constater que la peur de la mort est le propre de la foule[22] parce que celle-ci manque de discernement. Dans le *Phédon,* ce dialogue où il choisit de méditer profondément la question du *thanatos*, Platon présente Simmias comme le porte-parole de la foule et lui fait dire : « *au moment où l'homme meurt, son âme se dissipe et c'est là, la fin de l'existence* » (*Phédon* 85d-86d).

La crainte de Simmias qui est aussi la crainte de plusieurs hommes de l'époque de Platon est en réalité dictée par les éducateurs : les poètes illusionnistes. La semence que ces derniers mettent en chacun dès l'enfance c'est l'idée que : «*Quand elle [l'âme] est séparée du corps, elle n'est pas nulle part et qu'elle se corrompt et se perd le jour même où l'homme meurt ; qu'aussitôt qu'elle se sépare et sort du corps, qu'elle n'est plus rien nulle part» (République II, 386c).*

---

[21]Avant Epicure, ce constat a été fait par Platon **:** « On la craint [la mort] comme si l'on était sûr que c'est le plus grand des maux » (*Apologie de Socrate* 29a).

[22]Dans son dialogue intitulé *Le Protagoras*, Platon affirme de manière explicite : « *La foule, si je puis dire n'a point de discernement propre* » (*Le Protagoras*, 376-377b).

Cette idée modèle et remodèle la conscience de l'homme vulgaire. Ce dernier trouve à partir de cette idée, l'assise d'une image tronquée de la mort. Dès lors, il est en proie à l'inquiétude et à la crainte. Son sommeil au même titre que celui des enfants est coupé de réveils terrifiants ; une attente désespérée devient la campagne de sa vie. La mort est donc pour lui une terrible infortune : « *terrible de se voir privé, soit de son fils ou de son frère, soit de ses biens ou de quelque autre chose qui soit du même genre* » (*République* III, 387e).

Cette représentation de la mort comme une terrible infortune relève de l'opinion et fait violence à la vérité. Elle mérite d'être invalidée au profit d'une signification profonde de la mort que nous pouvons résumer en peu de mots : La mort n'est pas la mort de tout l'homme. Elle est la mort d'une partie de l'homme : le corps qui est si peu nous. De là à dire : « *Lorsque la mort approche de l'homme, ce qu'il y a de mortel en lui meurt, à ce qu'il paraît, mais ce qu'il y a d'immortel se retire sain et sauf et incorruptible et cède la place à la mort* » (*Phédon* 106d-107c).

Ce qui est mortel, ce qui meurt dans l'homme qui meurt c'est le corps ; ce qui est immortel, ce qui n'a pas de fin, ce qui se maintient dans la durée, ce qui se retire saint et sauf c'est l'âme.

La mort est simplement le temps de la déliaison, de la désunion, voire de la libération de « *l'âme immortelle prisonnière du sensible* » (A. Jeannière, 1990, p.44). Il sied de rappeler que le temps qui la précède, c'est-à-dire le temps de la vie est celui où l'âme constitue *une union déconcertante avec le corps* ; où elle est dans une liaison déshonorante : son incorporation n'est ni plus ni moins qu'une incarcération. Ses élans sont arrêtés par *une puissance hostile*. Elle subit *une hégémonie qui prend les allures quasi tyranniques*. L'image du corps pour l'âme est celle d'un tombeau, d'une caverne, de la prison et des chaines. La mort est donc le moment pour l'âme de retrouver la liberté, de faire une migration vers une autre terre, vers un autre lieu où règne la vie.

A partir de cette signification profonde de la mort, Platon nous convie à éviter le ridicule de trembler quand notre vie se trouve en danger. Il nous aide à comprendre que l'attitude convenable à l'approche du moment létal n'est pas la peur ou la tristesse commune aux enfants et aux ignorants ; mais plutôt l'intrépidité et la bravoure propre au sage qui connait d'avance le bon sort qui l'attend. Le sage est convaincu que ce qui vaudrait le mieux pour lui, c'est de mourir[23] pour aller habiter un nouveau monde. Refusant de regarder la mort comme un malheur, il manifeste une grande joie à l'image d'un cygne qui « *gémit son suprême chant de mort avant de s'éteindre* » (Eschyle, 1962, p. 290). Il imite le procédé de cet oiseau qui sentant l'heure de sa mort approcher, chante plus mélodieusement qu'il ne l'avait jamais fait auparavant. Et ce qui le fait chanter, ce n'est ni la douleur, ni la faim, encore moins le froid mais, « *la prescience joyeuse d'un ailleurs* » (M. Dixsaut, 2001, p.192).

Le sage bénit la mort puisqu'elle n'est qu'un départ vers un autre lieu d'existence, un changement de résidence. Il voit est en elle :

> La migration de l'âme vers un autre lieu, là où sont tous les morts, où les justes juges prononcent la vérité, où les victimes uniquement jugées et mises à mort se rencontrent, où survie se poursuit dans la conversation, pour chercher toujours davantage, où enfin se trouve comblée l'indescriptible félicité de parler avec les meilleurs d'entre les hommes (J. Brun, 1998, p.148).

[23]Platon marque une parfaite convergence avec le sage Silène qui formule ce commandement : « *Ce qui vaudrait le mieux pour toi c'est de mourir* » (F. Dastur, 1994, p.66).

Tout le bonheur du sage est en proportion des avantages de ce lieu vers lequel il se rend. Ce lieu qui se nomme proprement terre supérieure, se distingue par un sol spécial, un sol diapré de couleurs éclatantes. Il comprend une partie « *pourprée et admirable de beauté* », une autre « *dorée, blanche, plus brillante que le gypse et la neige* » *(Phédon* 110c-111c). Son sol est en outre orné d'or, d'argent (et d'autres métaux précieux) et des pierres toutes précieuses et plus belles. Sa végétation est faite d'arbres (précisément de bois sacrés), de fleurs et de fruits qui « *répondent à la qualité de la terre* ». La terre supérieure porte beaucoup d'animaux qui vivent longtemps. Elle connait des saisons tempérées, favorables à la bonne santé (ce qui justifie l'absence de la maladie).Ses habitants voient « *le soleil, la lune et les autre astres tels qu'ils sont* ». *(Phédon*110c-111c).

Les plus belles phrases écrites sur ce lieu qui attend le sage sont certainement celles de Jacques Darriulat :

> C'est le royaume de l'évidence, le plein soleil de la vérité. Paradis optique et chromatique : intensité de la lumière, pays de la couleur éclatante et pure : pure d'orée, blanche. Pas de noir ni de gris, mais des couleurs intenses et lumineuses …sur la terre supérieure d'en haut, règne un éternel été. Le paradis est fertile : au jardin d'éden pas besoin de travailler. Il suffit de lever la main pour cueillir les fruits : Tout y est égal et exact…les rochers sont lisses et transparents, les pierres sont de gammes : sardoines, jaspes, émeraudes.
>
> (www.jdarriulat.net/Auteurs/Platon/Republique/Rep10.html).

Pour acquérir la grandeur et la noblesse d'âme qui feront que la crainte de la mort soit chassée à jamais, on doit méditer l'exemple de Socrate.

Le maitre de Platon refuse d'être insupportable aux autres par l'audace, l'impudence, la lamentation et le gémissement :

> Ce n'est pas faute de discours que j'ai été condamné, mais faute d'audace et d'impudence et parce que je n'ai pas voulu vous faire entendre ce qui vous aurait été le plus agréable, Socrate se lamentant, gémissant, faisant et disant une foule de choses que j'estime indigne de moi (*Apologie de Socrate*, 38e).

A l'occasion de sa défense, Socrate ne tient pas le discours d'un flatteur qui pérennise sa vie aux dépends des juges[24]. Le discours qu'il tient est plutôt celui d'un *philosophe qui meurt bien, dignement et sans peur.*

Toutefois l'image du philosophe qui meurt bien que fournit Socrate n'a rien de commun avec l'acte du suicide. Il n'est pas permis à un homme de sa trempe, au philosophe qu'il incarne de se faire violence : le philosophe **«** *ne se fera sans doute pas violence à lui-même ; car on dit que cela n'est pas permis* » (*Phédon* 60d-61c). Socrate s'interdit d'adhérer à l'idée du suicide parce qu'il a longtemps assimilé une leçon : ici-bas, nous sommes dans un poste d'où il ne nous est pas permis de s'évader sans le congé des dieux qui nous y ont placé : « *Nous autres, nous sommes comme dans un poste, d'où l'on pas le droit de s'échapper , ni de s'enfuir* » (*Phédon* 60d-62b). En outre, nous sommes un des biens qui appartiennent au Dieu et pendant tout le temps de la vie terrestre, il prend soin de nous (*Phédon* 62b-63a). La mort ne nous arrive pas de façon hasardeuse ; elle vient au temps voulu par Dieu. Cette bonne lecture de

[24]Socrate s'est adressé aux juges en ces termes : « Admettons, dis-je, que vous me teniez ce langage : **"** …nous allons t'acquitter, à une condition toutefois : c'est que tu ne passeras plus ton temps à examiner ainsi les jeunes gens ni à philosopher. Si on t'y reprend, tu mourras. **"** Cette condition-là, si pour m'acquitter vous vouliez me l'imposer, je vous dirais : " Athéniens, je vous sais gré et je vous aime ; mais j'obéirai au dieu plutôt qu'à vous ; et tant que j'aurai un souffle de vie, tant que j'en serai capable, soyez sûrs que je ne cesserai pas de philosopher, de vous exhorter, de faire la leçon à qui de vous je rencontrerai" » (*Apologie de Socrate* 29c-28 e).

la vie nous aide à comprendre que le philosophe ne quitte pas cette vie sans le congé de Dieu ; il ne suicide pas : « *il ne faut pas se tuer avant que Dieu nous en impose la nécessité* » (*Phédon* 62b-63a).

Mais le rejet du suicide ne signifie pas l'acceptation d'une offre : celle de fuir, de s'exiler pour échapper à la condamnation des juges. Socrate ne considère pas cette offre comme une aubaine. Il évite le ridicule de s'enfuir comme un vil esclave ayant peur après avoir soutenu sans relâche que philosopher c'est apprendre à mourir (J. Brun, 1998, p.42).

Mais qu'est-ce qu'il en est du point de vue d'Epictète sur la question que nous nous sommes posée plus haut (celle liée à la crainte de la mort) ?

Le disciple de Musonius Rufus pense qu'un homme qui accepte d'être dominé par la crainte de la mort cesse d'être un homme digne de ce nom ; il devient un être abject et lâche, un être caractérisé par la bassesse d'âme. Un tel homme se laisse emporter par la tempête de fausses représentations ; il entasse chagrin sur chagrin et empêche la félicité de se frayer un chemin, de trouver une place dans sa vie.

De ce point de vue, l'homme craintif laisse libre cours à l'imagination ; il permet à ses épanchements d'aller jusqu'où ils veulent. Il est dans l'incapacité de comprendre cette vérité : « *ce qui pour l'homme est le principe de tous les maux et de sa bassesse d'âme et de sa lâcheté, ce n'est pas la mort, mais plutôt la crainte de la mort*» (Epictète, 1950, p.315).

En clair, l'homme dominé par la peur de la mort est incapable de comprendre que l'ennemi de la quiétude humaine n'est pas la mort mais la crainte de la mort.

De là, Epictète invite chacun de nous à quitter la basse échelle du vulgaire qui craint la mort, pour se hisser vers la cime glorieuse du sage, de l'homme capable de dépouiller la mort de son masque trompeur, de la *ramener à sa réalité propre qui n'est rien*. Parvenu à la cime glorieuse du sage, nous pouvons avoir une autre attitude devant la mort : « *une attitude à la fois humaine et pleine de noblesse* » (Epictète, 1950, p.386).

En quoi consiste cette attitude ? Epictète répond : l'attitude humaine et pleine de noblesse que nous devons afficher devant notre fin sur terre est celle qui nous interdit de nous troubler ou de crier, qui nous oblige à garder la sérénité, à attendre la mort bravement et décemment.

Cette attitude nous pousse par exemple à prendre la mesure du verdict d'un médecin même quand il est en notre défaveur. Conscient que ce verdict signale que notre fin est proche, nous ne devons pas être dans l'abattement ; nous devons plutôt être dans la quiétude et considérer notre fin comme ce qui s'inscrit dans le cours normal des choses.

Inutile de flatter le médecin, de lui dire : « *si tu veux, maître, je serai en en bonne santé* » (Epictète, 1950, p.241). Convaincu que la mort est une chose dont la divinité nous a déchargé de toute responsabilité, nous ne pouvons donner au médecin un motif de prendre de grands airs. Nous devons nous contenter de lui attribuer son dû « *comme au cordonnier pour son pied, au charpentier pour la maison, de même aussi pour ce misérable corps, qui n'est pas vraiment mien, qui de sa nature est cadavre* » (Epictète, 1950, p.241).

S'il est une chose que nous devons refuser, c'est de mourir en se lamentant et en tremblant. Nous devons aspirer à mourir divinement.

Mais que signifie mourir divinement ?

C'est affronter la mort avec un front serein, c'est attendre son moment thananique en toute sérénité, loin de la crainte.

Dans cette attente, on s'efforce d'élever son regard vers Dieu, de lui soumettre la propension de sa volonté, de s'attacher à lui de telle sorte que ce qu'il veut nous arrive. Dans cet élan, on refuse d'ouvrir la brèche aux larmes et à la déploration. Plutôt, on transforme son dernier moment en jour heureux, en chantant un hymne solennel et divin du genre : « *Je suis venu quand il [Dieu] lui a plu, je repars quand il lui plaît, et durant ma vie c'était ma fonction de chanter les louanges de Dieu, seul pour moi-même, ou devant un autre, ou devant plusieurs* » (Epictète, 1950, p.314).

Un homme qui meurt divinement se montre fidèle, réservé, généreux, imperturbable jusqu'à sa dernière heure. Il sait qu'il n'est qu'un pion sur l'échiquier divin : c'est par la volonté de Dieu qu'il est venu à la vie et c'est par sa volonté qu'il la quitte, qu'il fait l'expérience d'un *ableben,* c'est-à-dire d'une sortie hors de la vie. Il ne manifeste pas l'audace de se coller avec avidité à l'existence.

Au moment de mourir, il ne peut se fâcher contre Dieu. Ce qu'il a à faire c'est lui adresser des prières agréables, lui parler en ces termes : « *Tu veux qu'à présent je quitte la fête. Je pars plein de reconnaissance pour toi, parce que tu m'as jugé digne de prendre part à la fête avec toi, de contempler tes œuvres et de comprendre ton gouvernement* » (Epictète, 1950, p.226).

A l'horizon d'une telle prière se profile une idée : mourir c'est quitter une fête (celle de la vie terrestre) pour aller vers une autre (celle de la vie céleste).

La vie terrestre s'assimile à une fête[25] pour celui qui a su passer ses jours à l'abri de la crainte, de la tristesse et du trouble, pour celui qui s'est montré joyeux même dans les épreuves difficiles comme la maladie, l'exil et la pauvreté. Au moment de quitter la terre, un tel homme a le droit d'adresser ces paroles à Dieu :

> J'ai subi la maladie quand tu l'as voulu. Les autres aussi, mais moi de bon gré. J'ai subi la pauvreté parce que tu le voulais (...) Je n'ai pas eu de magistrature parce que tu ne l'as pas voulu ; m'en as-tu vu pour cela plus triste ? Ne me suis-je pas présenté à toi le visage rayonnant, prêt à obéir à tous tes ordres, à tes moindres signes ? (Epictète, 1950, p.226).

L'homme de bien en tant qu'ami de Dieu a une bonne raison de garder sa sérénité au moment de mourir : en quittant la fête de la vie, il s'en va pour une autre, celle qui a plus d'éclat c'est –à-dire la fête avec Dieu. Cette fête dans un autre lieu d'existence est celle où il peut contempler ses œuvres : la ville sainte (construite de la main de Dieu), ses rues pavées d'or, sa grande et haute muraille dont les fondements sont ornés de pierres précieuses de toute espèce, ses douze portes (*Apocalypse 21* : 10-21)…

Sa joie est complète lorsqu'il expérimente le bonheur d'entendre la *musica coelestis*, celle que les anges et tous les saints chantent sans fin.

Convaincu du sort qui l'attend, l'homme de bien sauvegarde sa communion avec Dieu même sur son lit de mourant : il ne s'irrite pas contre son créateur. Il accepte de bon gré ce qui lui arrive. Cette bonne communion avec Dieu lui permet d'entendre une voix, celle qu'aucun autre en dehors de lui ne peut entendre : la voix qui sonne la retraite, celle qui lui dit : *viens.*

Cette voix douce et agréable exprime l'invite vers un lieu de splendeur, un lieu qui coïncide avec le séjour de gloire, de beauté, de sainteté et de bonheur parfait où entrent les justes. Ce lieu où se rend l'homme de bien est authentiquement la

[25]Selon Jean Brun, la vie est comparable à un banquet ; elle coïncide avec le destin qui « donne à chacun sa part, son rôle dans l'harmonie du tout » (J. Brun, 1998, p.13).

ville sainte, celle qui n'a besoin ni du soleil, ni de la lune pour l'éclairer, car la gloire de Dieu l'illumine, celle où les portes restent ouvertes pendant toute la journée, « *et même elles ne seront jamais fermées, car là il n'y aura plus de nuit* » (*Apocalypse 21* : 23-25).

Ce qui est sûr c'est que l'homme n'y va pas avec son être entier, mais avec son âme seule. Il abandonne le corps qui n'est qu'un vêtement d'emprunt. Avec son âme, il retrouve sa patrie d'origine : la région supérieure où siège Dieu.

Cette migration de l'âme vers la région divine, sa participation à la fête céleste est la plus belle aventure que puisse vivre l'homme qui a su « *avoir soin de son âme* » (Epictète, 1950, p.55). On peut conjecturer qu'un tel homme a eu du mépris pour le mal : il n'a pas posé des actes honteux ; il n'a pas eu des désirs accompagnés d'une passion basse. Sa seule préoccupation a été d'accomplir des actions bienfaisantes, utiles au bien commun. Sa mort est donc une bonne mort puisqu'elle débouche sur la fête avec Dieu.

Sûr d'une telle mort, l'homme de bien ne peut proférer des paroles de récrimination. Bien au contraire, il sait plaire à Dieu même au moment où la mort vient l'arracher en élevant une prière agréable :

> Ces ressources que j'ai reçues de toi pour comprendre ton gouvernement et pour le suivre, je ne les ai point négligées ; pour ma part, je ne t'ai point déshonoré. Vois comment j'ai usé de mes prénotions. T'ai-je jamais adressé quelque reproche, me suis-je montré mécontent de ce qui arrivait, ou ai-je souhaité que cela fût autre, ai-je transgressé quelques-uns de mes devoirs sociaux ? Je te rends grâce de ce que tu m'as donné ; le temps que j'ai eu pour user de tes dons me suffit. Reprends-les et assigne-leur la place qu'il te plaît. Ils étaient tous à toi, c'est toi qui me les avait donnés (Epictète, 1950, p. 393).

Il ressort de cette prière que l'homme est un intendant que Dieu a établi sur terre. Les biens que Dieu lui a confiés sont multiples. Ce sont les ressources qu'il peut identifier à loisir dans sa propre personne : l'intelligence, la sagesse, la force physique, le génie inventif…

Avant de quitter la terre, il est de son devoir d'exprimer sa reconnaissance à Dieu, de lui rendre compte, de lui rendre une action de grâce et de lui remettre tout ce qu'il avait reçu.

Exprimer sa reconnaissance signifie remercier Dieu pour tous les dons reçus, exprimer sa satisfaction pour avoir reçu ce qui est nécessaire à la vie, pour l'occasion qu'il lui donne de céder la place à d'autres[26].

Rendre compte à Dieu veut dire dresser tout le bilan de sa vie terrestre, de sa conduite, de ses devoirs sociaux. Pour l'homme de bien, ce bilan est ce qui lui donne l'autorisation d'aller avec une *conscience heureuse* : il n'a pas abusé des ressources reçues, il ne les a point négligées ; il n'a pas déshonoré Dieu, il ne lui a point fait des reproches ; il ne s'est pas opposé à sa volonté. Il s'est acquitté de ses devoirs sociaux : servir sa nation, s'occuper de sa femme et de ses enfants, venir en aide aux nécessiteux…

Rendre grâce à Dieu signifie lui témoigner sa reconnaissance pour une chose essentielle : le temps qu'il a eu pour user de ses dons. Quand sa vie touche à son terme, il réalise qu'il n'a été qu'une réalité temporelle, mieux un temps incarné, un temps qui a pris corps, qui est devenu ce qu'il est devenu, qui est appelé à disparaitre. La durée du temps qui lui a été impartie est l'espace compris entre

[26] Un homme de bien n'a rien de commun avec un insatiable, cet homme qui refuse de comprendre que d'autres doivent venir au monde comme il y est venu ; qui veut à tout prix continuer à encombrer le monde.

sa naissance et le moment qui précède son dernier soupir. Ce temps a été son temps, un temps pendant lequel il est venu à l'existence, s'est affirmé comme un être vivant.

Quand son heure sonne, il juge l'opportunité de rendre grâce au Maître absolu du temps pour la durée qui lui a été impartie**.** Convaincu qu'il ne peut outrepasser la limite du temps fixé par Dieu, il ne peut que le célébrer[27].

Enfin, remettre tout à Dieu signifie renoncer à tout ce qui ne nous appartient pas, céder tout à celui qui est supérieur : « *Quand Dieu te demandera ce qu'il t'a donné, ne céderas-tu pas ?* » (Epictète, 1950, p.348). On comprend que le temps de la mort est le temps de rendre ce qui n'est pas à soi à celui qui donne le signal de la retraite comme au général. Ce qui n'est pas à soi qu'on doit céder c'est sa personne, sa raison, ses sens, son misérable morceau de chair.

Conclusion

Au terme de notre réflexion, nous devons admettre que l'homme ne doit pas seulement se préoccuper de bien vivre. Il doit aussi et surtout se préoccuper de bien mourir. Aussi devrait-il recourir à deux choses essentielles : prendre conscience de la durée de sa vie et bannir la crainte de la mort. Prendre conscience de la durée de sa vie signifie intérioriser cette leçon : je suis un être de courte durée, un être dont la fonction essentielle est de marquer mon passage terrestre en bien.

Bannir la crainte de la mort veut dire, mettre un terme à la représentation caricaturale qu'on se fait de ce phénomène corrélatif de la condition humaine, ne plus voir en lui l'enjeu d'*achever sa trajectoire, de se conclure, d'en finir avec sa propre vie* ; mais plutôt reconnaitre avec les grands penseurs comme Platon et Epictète que la mort n'est qu'un passage qui marque la fin d'une vie et le commencement d'une autre.

Il est urgent que l'homme de notre époque adhère à une vérité élevée : mourir c'est faire l'expérience d'une *dies natalis,* c'est-à-dire d'une nouvelle naissance, « la naissance à cette vie qui ne doit plus souffrir des vicissitudes de l'existence terrestre, mais qui doit être incorporée à la vie infinie, immuable et heureuse des personnes divines » (R. Jolivet, 1950, p. 75). Cette vérité le dispose à faire un bon accueil à sa propre mort, à attendre en paix sa dernière heure comme il attend la naissance d'un enfant.

Références bibliographiques

- ARISTOTE 2014 *Œuvres complètes*, trad. des Belles Lettres, Flammarion, Paris

- BRUN Jean, 1982, *Socrate*, PUF, Paris.

- DASTUR Françoise, 1994, *La mort, Essai sur la finitude*, Hatier.

- DIXSAUT Monique, 2001, *Le naturel philosophe, essai sur les dialogues de Platon,* Vrin*,* Paris.

- *Encyclopaeidia Universalis,* 1996, Paris.

- EPICTETE, 1950, *Entretiens, manuel,* trad. Joseph Souilhé et A. Jagu, Belles Lettres, Paris.

- ESCHYLE, 1962, *Tragédies,* Belles Lettres, Paris.

- Homère 1965, *L'odyssée,* trad. Méderic Dufour, Garnier-Flammarion, Paris.

[27]Cette vue s'accorde avec les propos du psalmiste : «Tout homme debout n'est qu'un souffle, oui l'homme se promène comme une ombre » (*Psaume* 39 : 6-7). L'identification de l'homme au souffre ou à l'ombre signifie qu'il est un être de courte durée.

- JOLIVET Régis, 1950, *Le problème de la mort chez Martin Heidegger et chez Jean-Paul Sartre*, édition du Fontenelle, Abbaye Saint Wandrille.

- PLATON, 1977, *Œuvres complètes,* tome 1, trad. Léon Robin, avec la collaboration de Joseph Moreau, Gallimard, Paris.

- YAHI Salem, 1996, *Paroles de vie sur la mort*, éditions françaises du Graal, Paris.

- *La sainte bible*, 1979, édition française de la new scofield, Paris.

- Journal *Le point,* mai-juin 2010, édition Bayard, Paris.

- forum.aufeminin.**com›**… psychologie›angoissephobieetstresse

- www.jdarriulat.net/Auteurs/Platon/Republique/Rep10.html